

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal et de la Pose et Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup> étage; A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1<sup>er</sup>; Et à l'Imprimerie du Journal.



Ce Journal paraît les Dimanche et Jeudi de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*



# La Glaneuse,

## JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

### MARIE,

#### OU LE MOUCHOIR BLEU.

(Suite du N° 1).

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole : « Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois, pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie : c'était la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repentai; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller, mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter 4 francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste.

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine : Mon officier, lui dit-il, dans deux ans, vous retournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté. Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois, pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après, le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

### LA BAGUE ANTIQUE.

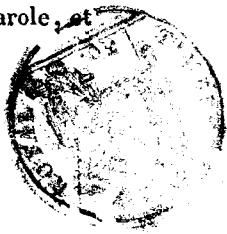
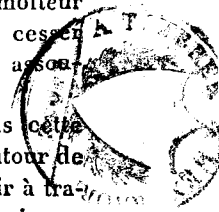
Oh! dites moi que c'est un rêve.  
N'est-il pas vrai que tout cela est un rêve.

OWEN.

Mon cher Edouard . . . . .

Je ne tardai pas à me laisser aller au bien-être du bain. Une molle tiédeur rafraîchit, en les détendant, mes membres, échauffés par de longues veilles. Mon front brûlant de chagrin s'enveloppa d'une moiteur bienfaisante; mes idées se suspendirent sans cesse tout à fait, et mes yeux se fermèrent sous un assoupissement graduel.

Je me trouvais depuis quelques instans dans cette situation délicieuse, quand je crus entendre autour de moi un vague murmure; il me sembla même voir à travers mes paupières je ne sais quelle lueur; mais je me sentais si bien que je n'avais pas la force d'entrouvrir les yeux, de me bouger, ou de bégayer une parole, et



quoique étonné du mouvement qui se passait autour de moi, je ne pus prendre la résolution d'en connaître le motif.

Il éclata une secousse comme un coup de tonnerre, mais plus sec, plus déchirant.

Je m'éveillai en sursaut : devant moi se tenait un être moqueur et désespérant. Il me regardait comme jamais n'a regardé un œil d'homme.

Sa vue me suffoquait ; elle me faisait souffrir au delà de toute expression.

Il avança la main gauche et me montra la bague antique que, tu sais, j'ai achetée d'un Juif.

Ensuite, le spectre passa la bague sous mes yeux, comme pour mieux me prouver que c'était la mienne ; il me laissa le tems de reconnaître les cannelures de son gros anneau, et ces deux figures d'animaux gravées sur la pierre noire du chaton.

Après quoi, il éleva la main droite ; il me montra trois doigts ; il prononça le mot *trois* ; il me frappa d'un grand coup à la tête ; il disparut.

Quand je repris connaissance j'étais dans mon lit, et entouré de personnes qui me donnaient des soins.

Attiré par un cri perçant, on était accouru ; on m'avait trouvé à demi noyé dans le bain ; quelques instans plus tard, c'en était fait. Pourquoi, hélas ! m'a-t-on rappelé à la vie !

Mes premières paroles furent pour demander à mon domestique la cassette où se trouvaient mes bijoux et la bague fatale.

A cet ordre, il pâlit et frissonna de tous ses membres. Un rire amer contracta ses lèvres.

« — Que Satan me foudroie, bégaya-t-il, vous savez tout ! »

Je crus que ce misérable faisait allusion à mon rêve de tout à l'heure ; car je croyais encore que c'était un rêve.

Et puis tout à coup une autre idée, une idée absurde passa comme l'éclair devant mon imagination. Je m'y attachai avec transport. L'apparition de tantôt, c'est une plaisanterie de mes amis ; ils auront gagné Antoine.

— « Oui ! je sais tout, mécriai-je. Tu seras puni comme tu le mérites.

Antoine sortit au désespoir. Cinq minutes après j'entendis une explosion.

Je cours à la chambre de mon domestique.... Il venait de se brûler la cervelle.

Il avait laissé une lettre pour moi : « Monsieur, je suis un misérable. J'ai volé tous vos bijoux. Je suis déshonoré ; je meurs. »

La fièvre, un accablement insupportable s'emparèrent de moi à cette lecture. Il fallut me mettre au lit dans un état à faire pitié.

Edouard, aussi vrai que je crois en Dieu, la figure de la veille bondit à mes regards durant toute la nuit. Seulement elle ne me montrait plus que deux doigts ; seulement sa voix vibrante prononçait le mot *deux* !

A présent ses discours et ses gestes mystérieux n'étaient que trop clairs pour moi. La fatale bague devait coûter la vie à trois personnes. L'une d'elle avait subi son sort,

Durant ma convalescence, on m'apprit qu'une jeune femme, pauvrement vêtue, et portant sur le bras un petit enfant, était venue me demander à plusieurs reprises. Elle suppliait avec instance pour qu'il lui fût permis de me parler.

Je donnai ordre qu'on me l'amenât si elle revenait encore. Une heure après, on l'introduisit dans ma chambre.

Jetant les yeux sur cette infortunée, pâle, les yeux rouges de larmes et se soutenant à peine, je compris qu'elle avait beaucoup souffert, mais plus encore de peines morales que de maux physiques ;

Antoine m'aimait, dit-elle.

Et ses genoux plièrent sous elle ; et, si un fauteuil ne s'était trouvé là, elle serait tombée sur le parquet.

« C'est pour moi qu'il a volé : c'est pour moi qu'il est mort. Je suis.... Voilà son fils. »

J'étais navré des sanglots de la pauvre fille.

« Tenez, Monsieur, reprenez cette bague ; il ne me reste que cela de ses dons. Je ne l'avais pas encore vendue pour vivre. Reprenez-la, Monsieur, mais ne me dénoncez point à la justice. Que deviendrait mon enfant, le seul bien qui me reste ; que deviendrait le fils du pauvre Antoine, si l'on me jetait en prison ? »

Elle me présentait l'anneau ; et moi, accablé par le souvenir de ma vision, désespéré de reconnaître combien elle avait dit vrai, glacé d'effroi en songeant aux malheurs qu'elle présageait encore, je restai immobile et absorbé par mes pensées lugubres !

Pauvre créature ! Elle crut que je repoussais ses supplications ; elle se jeta à mes pieds ; elle saisit ma main, elle la baigna de larmes.

La douleur de l'infortunée me fit sortir de ma rêverie. « Il faut anéantir cette bague, m'écriai-je ; qu'elle ne soit plus funeste à personne. Donnez-la, hâtez-vous !

L'enfant, pour se jouer, l'avait prise des mains de sa mère, qui la lui avait cédée nonchalamment. Il l'avait portée à ses lèvres.

Tout à coup il jette un gémissement, se raidit convulsivement et retombe. — Sa mère n'étreignait plus qu'un cadavre.

La bague renfermait dans son chaton un venin mortel.

Et la figure horrible qui me poursuit apparut au dessus de la mère au désespoir.... Et cette fois elle ne parla plus ; mais sa longue main dressait un seul doigt.

Quelle sera la troisième victime ?

Edouard ! voici une idée qui me luit pour la première fois ; une idée que le ciel m'inspire ; je la tiens pour sûre.

Dis-moi, si je mettais un terme aux malheurs causés par cette bague infernale. J'ai perdu tout ce qui m'attachait à la terre. L'existence me pèse ; elle m'est à charge.

Si je détournais la fatalité qui menace un autre en l'attirant volontairement sur ma tête.

Le fantôme l'a prédit, et je ne suis que trop forcé de croire à ses prédictions. Il faut encore une victime ! une seule. La providence me châtierait-elle de me dévouer en cette occasion ?

Déjà, depuis long-temps, j'aurais voulu m'affranchir de la vie. La crainte du courroux céleste me retenait ; à présent Dieu me bénira de mourir.

Tiens ! voilà le fantôme qui revient ; il me fait signe que je puis mourir.

Adieu !

## SAINT-ÉTIENNE.

Vous arrivez dans une place isolée et noire, bizarrement coupée en deux par un corps-de-garde sans sentinelle ; c'est là que viennent mourir les lueurs de la flamme et le bruit de l'enclume. A St-Étienne, il n'y a pas de profession de hasard comme à Paris, pas de ces vagabonds officieux, toujours prêts à vous servir de conducteurs ; à huit heures du soir, c'est à peine si vous trouverez quelqu'un sur la place pour vous indiquer une auberge toute semblable aux hôtelleries de la Cité au temps de la ligue. On entre par la cuisine, on passe devant le tourne-broche chargé de viande ; on traverse une petite cour pleine de fumier, on monte un escalier de bois ; on se jette sur un lit à fleurs gothiques, et l'on dort si l'on peut, car c'est à minuit que commence le commerce de la ville. A cette heure fatale, consacrée encore, dans telles villes de l'Allemagne, aux apparitions et aux fantômes, vous entendez tout-à-coup un grand bruit de chars : on se croirait aux environs de l'Opéra, après une première représentation de Rossini. Voilà l'heure où St-Étienne jette ses produits dans le monde ; les ballots sont préparés, les fourgons sont chargés, la nuit est épaisse, tout s'ébranle. On adresse à Paris les brillantes soieries ; les petits couteaux et les socs de charrue partent pour l'Amérique ; l'Angleterre réclame l'acier travaillé qu'elle nous renvoie avec son poinçon ; l'Allemagne achète des fleurets qu'elle nous revendra plus tard. Une ville surprise par l'assaut n'a pas plus de mouvement et d'activité ; seulement personne dans les rues, que les charretiers ; aux fenêtres, personne : tout est mystère dans les envois ; c'est à qui cachera le mieux le nombre de ses commissions, l'adresse de ses commettans, l'importance de ses marchandises ; on s'épie, on se surveille, la rivalité retient son souffle, de peur de se trahir ; et quand le jour est revenu, tous ces marchands qui ont exploité des millions dans la nuit, qui se sont espionnés douze heures, se saluent comme de francs amis et se plaignent entre eux de la dureté des temps, de la rareté de l'or, de leurs magasins qui regorgent de marchandises : honnête mensonge dont personne n'est la dupe, dont personne n'a osé encore se dispenser.

Et le lendemain quand vous vous réveillez, si vous avez pu dormir, et après avoir fait cette longue et minutieuse toilette du matin, à laquelle un bon Parisien ne renonce jamais, je vous avertis que vous venez de vous rendre ridicule pour tout le jour. Vous sortez et vous voyez la ville : c'est un assemblage étrange : des ruines et des palais, un hôtel massif comme un hôtel vénitien, mais comme un hôtel vénitien qui serait sans

grâce, à côté d'une échoppe, une maison basse, en pierres de taille et six étages en plâtre et en chaux ; la rue St-Jacques avec son peuple équivoque et pauvre, traversant subitement la rue Royale et sa somptueuse élégance. Tout est confondu dans cette ville ; c'est du luxe, c'est de l'indigence, c'est le canot de Robinson Crusôé qui n'est pas encore lancé à la mer. Là surtout, le hasard est un grand dieu.

On agit à St-Étienne comme dans une vaste caserne, à la baguette du tambour-maître ; une armée en bataille n'a pas plus de précision. Hier vous êtes entré dans la ville au bruit méthodique de trente mille marteaux retombant en cadence sur quinze mille enclumes, vous vous êtes endormi au bruit de douze cents chariots expédiant des ballots à l'étranger. Le matin, vous retrouverez le même ordre et la même précision.

(La suite au prochain Numéro.)

## AVIS.

Nous avons reçu plusieurs lettres dans lesquelles on nous demande si nous insérerons les articles des auteurs Lyonnais. Nous nous empressons de répondre affirmativement, et d'engager nos compatriotes à nous adresser leurs productions. Nous les accueillerons avec empressement lorsqu'elles nous paraîtront dignes de fixer l'attention du public.

## THÉÂTRES.

### Représentation au bénéfice de M. BARQUI.

Attiré par l'heureux choix des pièces qui composaient le spectacle, un public nombreux assistait vendredi à cette représentation. Son attente n'a pas été trompée. Le spectacle commençait par *Le Retour du Soldat*, vaudeville de MM. Prudent et Stanislas. On saura sans doute gré au bénéficiaire d'avoir remis au répertoire cet ouvrage qui renferme des détails charmans.

Ainsi que nous l'avions prédit, *Le Quaker et la Danseuse* a complètement réussi. C'est sans contredit l'un des plus jolis vaudevilles de Scribe. Persuadés qu'il obtiendra de nombreuses représentations, nous croyons devoir exprimer franchement notre opinion sur le compte des artistes qui jouent dans cette pièce. Nous devons l'avouer, en apprenant que madame Adam était chargée du rôle de *Georgina*, nous nous sommes involontairement rappelé celui de *Zoé*, qu'elle joue avec tant de grâce et de naturel ; nous pensions qu'à travers la Danseuse la paysanne percerait toujours, mais nos craintes ont été entièrement dissipées, et nous n'avons que des éloges à lui donner : seulement nous désirerions un peu plus d'abandon et de coquetterie dans les premières scènes.

*Prudent*, chargé du rôle du Quaker, ne nous paraît pas avoir bien saisi le caractère de ce personnage dont il a fait un misanthrope, une espèce de Lourda bienfaisant. Pourquoi cette physionomie sévère, ces phrases sacrées ? Ce n'est pas là un Quaker. Il fallait plus de calme, plus d'expression et jamais de comique. La manière dont il a envisagé ce rôle l'a forcé à presser ses

débit et à marteler ses phrases, ce qui a détruit en partie l'effet que doit produire ce personnage. Lorsque lord Darsie paraît étonné qu'il ait emmené la jeune mendicante sans information, et qu'il lui répond : *Elle avait froid et elle avait faim*, cette réponse, qui a quelque chose de sublime, n'a pas été sentie par le public parce qu'elle a été faite avec brusquerie. Si nous nous montrons sévères envers *Prudent*, la faute en est à lui. Il nous a rendus difficiles; espérons qu'il voudra bien écouter nos conseils, et qu'après y avoir réfléchi il donnera au personnage de ce Quaker le seul caractère qui puisse lui convenir. Nous savons que cet artiste est du nombre de ceux qui aiment qu'on les conseille et non pas qu'on les loue. *Lafitte* a joué avec aisance le rôle de lord Darsie. Nous devons une mention particulière à *Achard (Toby)* : il est impossible d'avoir plus de naïveté et de naturel.

Au Quaker a succédé *Naissance, Mérite et Fortune*, comédie de *Casimir Bonjour*, qui a été jouée avec beaucoup d'ensemble, malgré le grand nombre de personnages qu'elle renferme. Les acteurs ont rivalisé de zèle, et leurs efforts ont été récompensés par les applaudissemens du public. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'auteur de cet ouvrage s'est moins attaché à nous présenter une intrigue qu'à tracer quelques uns de ces caractères dont nos Collèges électoraux nous offrent de nombreux modèles. C'est une pièce de circonstance, et le succès qu'elle a obtenu nous fait espérer que représentée souvent pendant le temps des élections, elle pourra exercer quelque influence sur le choix de nos députés.

Le *Bal d'Ouvriers*, ce tableau si animé des mœurs de la classe ouvrière, a terminé agréablement cette soirée.

## MODES.

### Ensemble de toilette.

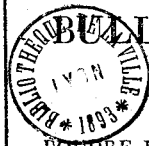
Une robe de jaconas, fond vert foncé, des fleurs de genêt en bouquets jetés.— Pélerine de batiste à entredeux de petits plis; une capote de moire blanche avec un bouquet de pensées.

Une robe de mousseline blanche à broderies devant et au dessus de l'ourlet.— Chemisette garnie tombante.— Une parure de mouches du Brésil.— Dans les cheveux une épingle montée avec ces mêmes mouches.— Bracelets d'émail.— Des souliers de satin noirs.— Des gants blancs.

On fait sur la forme des capotes de batiste d'Ecosse des capotes de batiste écrue.— Froncées.— Doublées à plat à l'intérieur de gros de Naples, rose, bleu ou lilas, et un nœud de batiste sur le côté.

### Nouveautés.

De jolies écharpes pour mettre le matin avec une robe de mousseline ou jaconas, sont en mousseline double.— Tout autour est une guirlande de fleurs imprimées.— Aux deux bouts la guirlande est plus large, une frange nouée.



## BULLETIN DES ANNONCES.

### AVIS DIVERS.

POUDRE KOPTIQUE DU S<sup>r</sup> MAURICE DE PARIS, servant à faire couper les Rasoirs et les Canifs.

Cette Poudre, connue par sa supériorité à tout ce qui a paru en ce genre, autant par son action que par sa propreté, se trouve à Lyon chez MM. Bruyas et Favre, grande-rue Mercière, n° 40 (pour la vente en gros); Gal-Ladevèze, même rue, n° 56; veuve Forgues, place des Terreaux, n° 10, et autres quincailliers.

Ces Messieurs donnent des échantillons aux personnes qui désirent l'essayer.

### CLASSE DE DESSIN.

MM. TISSOT, encouragés par l'accueil que leur Cours de dessin linéaire a reçu du public, et désirant donner à tous la faculté de pouvoir participer aux avantages que procure un tel établissement, préviennent que leur classe est ouverte tous les jours de la semaine (excepté les jeudis et dimanches), depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir.

Outre le cours de dessin linéaire, MM. Tissot y joindront un Cours particulier et complet d'architecture, de perspective, de figure et de paysage.

Leur domicile est rue du Pérat, n. 16, l'escalier à droite.

WORMSER Jeune, Gérant.

### AVIS.

Le prix des Insertions est de 15 centimes la ligne pour les abonnés ainsi que pour les personnes qui nous chargeront de la conservation de leurs affiches. Il est de 20 centimes pour les personnes qui ne sont pas abonnés.

Quoique *la Glaneuse* ne paraisse que deux fois par semaine, ce Journal sera vendu tous les soirs dans les deux théâtres, au prix de 15 centimes. Par ce moyen un avis inséré le Dimanche sera porté pendant quatre jours de suite à la connaissance du public. Supposons un article de 10 lignes à insérer dans un Journal de Lyon, cette insertion, payée à raison de 25 centimes la ligne, et devant être répétée quatre fois, coûtera donc 10 francs. Dans ce cas nous offrons une plus grande publicité, et nos Annonces étant fixées pour nos abonnés à 15 centimes la ligne, on obtient au moins le même résultat pour 1 franc 50 centimes.

D'un côté 10 francs, de l'autre 1 franc 50 centimes, que le commerce compare et choisisse.

On reçoit également les insertions aux adresses indiquées pour les abonnemens en tête de cette feuille.